

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Ainsi que nous l'avons annoncé la semaine dernière, le SAMEDI va commencer très prochainement la publication d'un nouveau et magnifique feuilleton : "Les Chevaliers du Poignard." Ce roman est tellement intéressant, qu'il n'y a plus moyen de s'en procurer un seul exemplaire dans aucune librairie d'ici ou de Paris. C'est le plus beau feuilleton qui ait jamais été publié. Tous peuvent le lire : jeunes ou vieux, et tous en suivront toutes les péripéties avec un intérêt toujours croissant.

LES JEUNES MARIÉES DANS LE ROLE DE MÉDECINS

ELLES N'ONT QU'UN SEUL PATIENT, MAIS IL EST BIEN CHOYÉ

Ils sont mariés depuis quelques jours ; la lune de miel n'est pas encore tout à fait passée. Voyez avec quelle tendresse naïve, quelle sollicitude inquiète, la jeune femme s'empresse auprès de son roi et maître, de quels soins assidus elle l'entoure. Le mari a pris du froid, il a contracté un petit rhume qui le fait un peu tousser de temps à autre.

Il est encore le choyé, le bijou des mariés, en attendant qu'il passe à l'état de pensionnaire attitré de la maison.

Comme elle en a soin, comme elle accourt au-devant de ses moindres désirs, le brossé, le frotte, le tire à quatre épingle ! C'en est merveilleux. Elle veille sans cesse sur lui, le protège et le nourrit avec plus de sollicitude que le jardinier le plus vanté n'en a jamais mise à cultiver ses plantes les plus rares.

Son nouveau maître rentre à la maison, après une petite excursion matinale, il fait entendre

NOS CHÉRIS



Alfred.—Dis-moi, Lolotte, je voudrais avoir ta sœur. Veux-tu me la vendre ?

Lolotte.—Oh ! non ! L'autre jour, je suis entrée pendant qu'elle embrassait monsieur Courtepattes, et elle m'a bien fait promettre de ne pas la vendre.

LA VIE DES PRAIRIES



L'artiste.—Désolation ! Voyez ce coucher de soleil ! Et il me manque du vermillon pour le saisir sur ma toile !

Le cowboy.—Rien que cela ? Une minute ! Je vais vous en gratter sur la figure de ce sauvage.

une petite toux sèche. L'oiseau effarouché est déjà à ses côtés, toute inquiète. Serait-ce un commencement de coqueluche ? Vite, il faut le soigner, il ne faut pas le négliger un instant de plus, et déjà ses petites mains empressées ont détaché une cravate moelleuse qu'elle portait elle-même et l'ont glissé au cou du mari.

—Mais, chéri, tu as donc mal à la gorge, aussi pourquoi t'être fait couper les cheveux hier ? Il faisait bien trop froid, tu aurais dû y penser ! Tu passeras le reste de la journée à la maison, tu ne peux pas sortir ainsi.

Et l'affaire est réglée ; le pauvre mari n'ose pas sortir. Il reste à la maison, quoiqu'il fasse un temps superbe.

Il tousse un peu de temps à autre, mais n'at-il pas la suprême consolation, le bonheur ineffable d'être choyé et soigné par une spécialiste hors ligne qui n'a pas sa pareille pour le traitement des maux de gorge. Le lendemain, l'heureux mari trouve qu'il va bien mieux, sa femme aussi ; mais elle a bien soin de lui faire comprendre qu'elle vient peut-être de lui sauver la vie et cela grâce à ses soins assidus, mais grâce surtout au bas qu'elle lui a passé le soir précédent autour du cou.

Le jeune homme vient de finir sa toilette et est prêt à sortir, mais les choses ne peuvent pas se passer ainsi. Qu'est-ce qu'un homme connaît à ces choses-là ? Le médecin en chef a encore son petit mot à dire ; il lui faut faire sa revue. Aussi quel petit cri effarouché, lorsqu'elle le regarde : "Mais tu n'y penses pas, tu n'es pas pour sortir habillé de la sorte ; as-tu envie de te faire mourir ; attends un peu." Ce disant, elle court à l'armoire, prend un morceau de flanelle, la plus chaude et la plus épaisse qu'elle peut trouver et le lui roule autour du cou. Elle lui noue ensuite un foulard ou deux bien serrés ; il est à moitié étouffé, mais il se laisse faire ; il n'ose protester ; puis de ses jolis doigts, elle relève les collets de plusieurs paletots qu'elle lui a fait endosser et elle le conduit à la galerie en arrière de la maison, où elle lui permet de respirer pendant quelques instants l'air frais et embaumé d'une belle journée de printemps. Alors elle le fait rentrer, l'examine des pieds à la tête, le tourne et le retourne pour voir s'il ne lui manque rien, et finit par se persuader que peut-être, avec beaucoup de précautions, il n'en mourra pas cette fois. Elle

lui bourre les mains, les poches et la bouche de bonbons pour la toux ; puis, la tristesse au cœur, et de larmes pleins les yeux, tout doucement elle le conduit à la porte et avec une dernière caresse et une dernière recommandation, elle lui permet d'en franchir le seuil. A peine dehors, le jeune homme trouve qu'il fait un temps délicieux ; mais il trouve aussi que les passants s'arrêtent et le regardent d'un air surpris. Son visage est gonflé, il a le teint violacé comme celui d'une personne à moitié étranglée. Il porte le menton bien en l'air et fait des efforts surhumains pour sourire, mais le pauvre diable peine à peine respirer et les gens finissent par se dire que c'est quelqu'un d'imbécile ou un nouveau marié, ou peut-être les deux à la fois. Quelqu'un le hèle de l'autre côté de la rue. Il fait un effort pour regarder à sa gauche, oubliant qu'il a le cou en prisonné ; il lui faut se mouvoir tout d'une pièce. L'ami s'aperçoit de son embarras, traverse la rue et s'écrie :

—Mais, bonté du ciel ! qu'as-tu donc ? Es-tu malade ?

—Non, mon bon, répond-il d'une voix à peine intelligible ; non, je ne suis pas malade, mais ma femme m'aime peut-être un peu trop, elle craint que je ne prenne du froid.

—Oh ! je comprends cela. Toutes pareilles, les femmes !

Il est marié, lui aussi, mais la lune de miel est passée depuis quelque temps. Lorsqu'il a le rhume maintenant, sa femme lui conseille d'acheter des pastilles pectorales, mais autrefois elle l'en bourrait elle-même.

PERTE IRRÉPARABLE

Mlle Languefine.—Ne vous êtes-vous pas aperçu, monsieur, que vous avez renversé votre verre de vin sur ma robe ?

M. Aiméaboire.—Oui, mademoiselle, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que c'était le dernier verre d'un vin de 1837.

SYMPATHIES SOLIDES

M. Jeunemarié.—Je ne suis pas ce que vous allez dire, mais le fait est que ma femme, votre fille, est d'un commerce exécrable.

Le beau-père.—Toutes mes sympathies, mon cher : moi j'ai la mère depuis déjà un bon bout de temps.